

LOUIS DAUFRESNE



*Le Roman
des héroïnes
de Dieu*



éditions du

ROCHER / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN
DES HÉROÏNES DE DIEU

LOUIS DAUFRESNE

LE ROMAN
DES HÉROÏNES DE DIEU

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Arrivé devant la longue maison de Grand-Loup, le missionnaire s'attendait à n'y trouver personne mais, par acquit de conscience, il en franchit tout de même le seuil pour y jeter furtivement un œil circulaire. Il ne s'aperçut pas tout de suite que Tekakwitha, alitée et inerte, occupait les lieux de sa frêle présence. Habitué à la voir debout avant le lever de ses tantes, il entra pour s'enquérir de sa situation, ausculta le pied endolori, puis la réconforta par un sourire.

L'âme de la jeune Indienne bouillait. Elle se souvenait de cet instant où elle avait suivi des yeux en pleurant ces longs canoës dont le fuselage de frêne blanc et d'écorce d'orme rouge se faufilerait plus loin dans les rapides. C'était à l'automne 1674, il y avait tout juste un an. Les baptisés du village quittaient alors pour toujours leurs frères de race, sous les auspices du père Boniface qui les conduisait à la mission Saint-François-Xavier, au lieu dit de La Prairie, en face de l'île de Montréal. C'était la seule solution, l'ultime, pour que les convertis pussent vivre leur foi et se civiliser avec d'autres indigènes devenus chrétiens. En Amérique du Sud, au Paraguay notamment, on appelait *réductions* ce système de sédentarisation, généralisé par les jésuites.

Depuis cet événement, le cœur de Tekakwitha se partageait entre le désir de partir et la peur de son oncle. Ne s'était-il pas exclamé qu'il tuerait quiconque imiterait ses anciens frères baptisés ?

Le père de Lamberville s'était relevé et s'apprêtait à sortir quand la jeune Indienne le rattrapa d'une voix insistante :

« Mon père, revenez ! Je suis chrétienne ; que dois-je faire pour recevoir le baptême ? »

Ces mots, Tekakwitha les avaient prononcés paisiblement mais d'un seul trait, comme si une digue intérieure cédait à une pression devenue trop forte. Sachant ce qu'elle risquait, le

missionnaire, revenant vers elle, demeura silencieux en regardant tout autour de lui. Déjà, il réfléchissait au moyen d'entretenir ce feu qu'une forme d'héroïsme avait réussi à ne pas éteindre. La pureté de son ardeur avait donné à sa démarche contenue une intensité tout à fait singulière. Tekakwitha lui parla de sa mère, lui confia ce qu'elle savait de Dieu ainsi que son désir d'en savoir toujours davantage. Mais surtout, elle le supplia de ne rien révéler de leur échange ; son oncle ne le lui pardonnerait pas. Le père de Lamberville ouvrait de grands yeux et ne perdait pas un mot de ce qui lui parut soudain comme un moment-clé de sa vie d'apôtre. Puis s'ensuivit une promesse : il ne l'abandonnerait pas. La jeune indienne, haletante, le vit s'éloigner sans le quitter du regard, à l'image d'un naufragé qui jetterait une bouteille à la mer. Mesurait-elle l'espoir qu'elle mit en cet homme qu'elle ne connaissait pas et entre les mains duquel elle remettait son destin ?

Et pourtant, Tekakwitha ne verrait pas son salut venir des seuls Européens.

≈

Kryn était l'une des figures iroquoises les plus respectées. Au cours de l'hiver 1672, ce grand chef dénommé également Togouiroui se disputa avec sa femme. Voulant changer d'air, il partit chasser plus loin que d'habitude. Les raquettes en tsuga fixées à ses mocassins lui permettaient de se déplacer à vive allure et les flèches de son carquois rataient rarement leur cible. Après plusieurs heures de marche, il arriva au pied des rapides de la rivière Richelieu, non loin du Fort Saint-Louis que le régiment Carignan-Salières avait édifié pour se protéger des Agniers. Là, il croisa un couple d'Indiens avec lequel il engagea la conversation. Kryn – dont l'intelligence et la curiosité étaient

vives – les écouta jusqu’au bout. Ils étaient chrétiens, et venaient de la mission Saint-François Xavier. Durant de longs mois le grand chef médita sur cette rencontre insolite qu’il attribuera plus tard, non point au hasard, mais à la Providence. Et le printemps venu, Kryn se présenta lui-même à La Prairie pour se faire baptiser. Il prendra le nom de Joseph. À sa suite, de nombreux Iroquois embrassèrent la foi nouvelle. Le destin de Kryn ressemblait à celui d’un autre chef très reconnu, Garakontié. Après la paix franco-iroquoise de 1667, celui-ci devait aussi se convertir et prendre pour parrain de baptême le gouverneur lui-même, Daniel de Rémy de Courcelles ! Tout comme Garakontié, Kryn joua le rôle d’auxiliaire de paix, au service de la France. Mais il n’oubliait pas ses frères de sang qu’il s’employa à « visiter » au nom de l’Évangile.

Ce soir-là, Kryn avait demandé l’hospitalité à Grand-Loup. Dans la longue maison, auprès du feu, le conseil de sachems s’était accroupi sur des peaux de castors soigneusement lissées. Le reste du clan se pressait autour du cercle pour entendre la parole du grand chef. On fumait le calumet et palabrait depuis quelque temps, lorsque Grand-Loup prit la parole sur un ton plus solennel :

« Grand chef Kryn. Nous sommes inquiets. Toi dont le nom résonne dans l’esprit de tous les Iroquois ; toi qui a toujours témoigné de la fidélité aux traditions de nos grands ancêtres, je t’interpelle devant tous les miens : il y a quelque temps, une partie des nôtres que les Robes noires avaient réussi à convaincre, ont préféré partir, au prétexte que leur nouvelle croyance les empêchait désormais de vivre avec nous. Cet exode, s’il continue, représentera un danger pour notre peuple qui doit son indépendance à l’unité des nations qui le composent. Nous savons que l’avenir nous appartiendra dans la mesure où nous resterons ce que nous sommes. Nous savons aussi que tu t’es

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chavirer. Nul n'était blessé et les vivres étaient toujours là mais le profil ciselé du canoë était sévèrement ébréché. Par chance, l'île des Mohawks apparaissait toute proche et, entraînés par le courant, ils purent y accoster sans dommage. On s'attela immédiatement aux réparations. Toute la matinée, les cantiques que la voix pure de Kateri faisait monter dans l'azur peinaient à rassurer son escorte qui manquait d'outils. La coque abîmée annonçait une remontée de l'Hudson longue et pénible. Et Cendre-Chaude qui n'arrivait toujours pas.

Un saule généreux couvrait de son feuillage la berge de galets. On pêchait quelques poissons, tandis que Kateri allumait un feu. Puis on remerciait le Ciel pour le don qu'il faisait de cette nourriture. Le soleil commençait à descendre sur l'horizon quand de la rive parvint un hululement. Les deux Indiens bondirent immédiatement. C'était Cendre-Chaude qui traversait la rivière la nage. Il paraissait inquiet :

« Les hommes de Grand-Loup peuvent arriver d'un instant à l'autre, s'écria-t-il essoufflé. J'ai tout fait pour les devancer et venir vous avertir. Il vaut mieux que nous les attendions ici. Après tout, ils croient que nous sommes tous les trois. Nous ferons comme si de rien n'était.

– Et qu'allons-nous faire de Kateri ? s'enquit l'un de ses deux compagnons.

– Il sera plus facile de la cacher quelque part sur cette île que de la dissimuler dans notre canoë. S'il venait à nous intercepter sur l'eau, à coup sûr, ils demanderaient à le fouiller. Et les choses risqueraient alors de fort mal tourner. »

Le temps pressait. Kateri échapperait-elle de nouveau à ses poursuivants grâce au labyrinthe de la nature ? On chercha activement un lieu sûr dans le sous-bois à proximité et les taillis assez denses qui dominaient la berge. Cendre-Chaude prit une machette pour accéder à une sorte de figuier élastique qu'il avait

repéré de loin. À son pied, il leva la tête et s'aperçut que l'entrecroisement des branches formait un gros nœud au milieu du tronc. Voilà qui offrirait, se dit-il, un refuge idéal, comme une plateforme d'où elle pourrait observer la situation. Cendre-Chaude appela Kateri et, d'un coup d'œil, sans même se parler, la jeune fille comprit ce qu'on attendait d'elle. Prenant son souffle, elle s'engagea. Ses mocassins ressemblaient aux cous-sins d'un puma, effleurant tout juste la paroi lisse. Ses mains s'agrippaient aux lianes géantes dont le tracé longitudinal dessinait une forme de dièdre. Comme si l'arbre lui avait réservé un itinéraire évident, Kateri gravit d'une traite à son asile aérien, puis regardant vers le bas, elle sourit à Cendre-Chaude pour lui signifier que tout allait bien.

« Notre Kateri est maintenant bien cachée », se réjouit-il après avoir admiré l'agilité de sa protégée. Avec ses compagnons, il s'en retourna sur la berge où le feu crépitait encore. La lueur les rendait facilement repérables à mesure que le soir tombait. Puis la voix de Kateri fit tressaillir les trois Indiens :

« Les voilà ! J'aperçois trois canoës venant dans notre direction ».

La vigie avait maintenant pour mission de se rendre invisible. Cendre-Chaude commanda à ses amis de rester sereins. Grand-Loup posa en premier le pied sur les galets, suivi par une douzaine de guerriers. Cendre-Chaude perçut leur nervosité et, pour apaiser les esprits, entoura le chef mohawk d'un grand respect, le conviant à fumer le calumet autour du feu. Grand-Loup le considéra d'un œil torve et lança un ordre à ses hommes :

« Regardez partout. Si ma fille est cachée sur cette île, nous la trouverons. »

Cendre-Chaude ne chercha point à s'opposer. D'abord, sa

conscience lui interdisait de mentir. Ensuite, toute dénégation de sa part aurait renforcé les soupçons qui pesaient sur lui. Aussi retourna-t-il tranquillement auprès de ses compagnons. C'est à ce moment qu'il se rendit compte que Kateri avait laissé sa besace au coin du feu au milieu des quelques affaires rassemblées pour le repas. Son sang fit le tour de tout son corps mais il prit sur lui et, sans rien manifester de son trouble, alla s'asseoir dessus pour la camoufler. Cendre-Chaude se doutait que le vieux chef n'irait pas plus loin s'il ne trouvait pas d'indice avant la nuit. Il fallait donc tenir. Kateri observait la chose avec angoisse et priait Dieu pour qu'il dissuadât son oncle d'y regarder de plus près. Pendant ce temps, des hommes de Grand-Loup remarquèrent les coups de machette que Cendre-Chaude avait donnés pour atteindre le figuier. L'un d'eux s'avança dans le sous-bois, fit le tour de l'arbre et leva les yeux. Dans son per-choir, Kateri, allongée et immobile, était là qui sentait cette présence intrusive. Elle entendait son pas que lui indiquait un léger craquement sur le tapis végétal. Puis l'homme passa et rebroussa chemin. Cendre-Chaude n'avait osé regarder la scène, de peur que Grand-Loup n'y décelât une attitude suspecte. Aussi, quand tous les guerriers, revenus de leur inspection, se retrouvèrent sur la berge, les trois compagnons se mirent à respirer intérieurement. De nouveau, on invita Grand-Loup à fumer le calumet. Le vieux chef s'y résigna. De sa hauteur, Kateri voyait s'élever des volutes de fumée dans la tiédeur du soir et saisissait au vol des morceaux de conversations. Si elle craignait la colère de son oncle, elle éprouvait aussi du chagrin : finalement, le mal qu'il se donnait pour la retrouver prouvait aussi qu'il tenait à sa « fille ». Autour du feu, Grand-Loup et Cendre-Chaude échangèrent peu de mots, une défiance mutuelle s'étant installée entre les deux hommes. Puis le vieux chef, dans un soupir, donna le signal du départ. Se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bérytus, du nom de la ville côtière, là-bas de l'autre côté du mont Sannine. Héliopolis y fut rattachée. Mais il fallait faire davantage : par l'architecture, la cité verrait le sceau de Rome s'incruster dans la chair de ses paysages. Tel un imposant miroir, l'antique métropole illuminerait le monde de sa grandeur impériale et son soleil ne se coucherait jamais.

Sous Auguste, on commença le temple de Jupiter. Néron en poursuivit la construction et en cette année 100, une nouvelle phase de travaux allait commencer. Pour l'inaugurer, l'empereur Trajan – peut-être le plus illustre César que Rome eût jamais porté au pouvoir suprême – devait bientôt venir en personne.

L'ébullition s'était emparée de tous les esprits. Le peuple assiégerait les arènes où des jeux se dérouleraient en son honneur. Le rugissement des fauves et des trompettes de la légion annonceraient son arrivée.

Rien n'excitait davantage la belle Eudoxie que tout ce tumulte qu'elle percevait du haut de ses terrasses. Elle pouvait y suivre une partie du monumental chantier dont elle venait régulièrement admirer l'évolution. Celle-ci traduisait l'expansion de la ville, l'apogée de Rome qu'elle s'amusait à comparer au sien. Bien qu'elle ne voulût jamais se mêler de politique, Eudoxie associait volontiers sa vie au prestige de ses maîtres, lesquels faisaient d'ailleurs sa richesse. Elle communiait ainsi aux appétits sans frein d'une élite qui maîtrise entièrement son destin et, par là même, celui de ceux qu'elle domine.

D'une beauté à la fois soyeuse et ténébreuse, la jeune femme était comparée à une panthère. Des rumeurs alimentaient d'incessants bavardages à son endroit. Que se passait-il entre ses murs cossus ? On savait que n'importe qui n'y entrait pas. Une enceinte tenait les regards à distance. Eudoxie entretenait sa clientèle avec autant de soin que son jardinier chérissait les

parterres de roses de sa palmeraie. Elle connaissait le caractère, les goûts et les conversations de chacun de ses membres les plus fidèles. Elle savait comment s'y prendre pour en découvrir les secrets. D'abord, ses yeux ne regardaient pas ; ils harponnaient. Et que dire de ses tuniques frivoles qui glorifiaient des jambes aussi fines que longues, et laissaient négligemment apparaître des cuisses lisses et fermes ? À leur sommet trônait sa vraie déesse, le mont de Vénus, qu'elle s'employait à honorer par un culte quasi quotidien. Au milieu d'un buste opulent, une échancrure qu'on aurait dite taillée au sabre, donnait une part excessive à deux globes homogènes dont elle tirait autant de fierté que de revenus. Qui pouvait y rester insensible ? Chez elle, Eudoxie habitait silencieusement l'espace en prenant plaisir à le traverser comme une magicienne se joue de l'atmosphère invisible. Lentement, ses pas survolaient les dalles et d'un geste, elle accablait de consignes une kyrielle d'esclaves courbés sur un mobilier qu'elle voulait à toute heure impeccable. Car Eudoxie se révélait aussi exigeante dans le registre du luxe que son corps était avide dans la sphère du plaisir. Et en ce jour si particulier, la courtisane se disait que les dignitaires les plus en vue viendraient forcément rendre les honneurs dus à ses charmes. Alors elle alla trouver son domestique numide qu'elle appréciait pour son efficacité :

« Juba, poste-toi à l'entrée de la ville et reviens me prévenir dès que tu aperçois le cortège de l'empereur.

– Oui, maîtresse.

– Dépêche-toi. Je suis sûre que Trajan lui-même ne manquera pas à mon rendez-vous.

– Pourquoi, maîtresse, en êtes-vous si convaincue ? L'avez-vous invité ?

– Non, mais ne t'en souviens-tu pas ? Il y a quelques années, j'ai recueilli le dernier souffle de son père, notre ancien

gouverneur. Tu sais quelle admiration lui vouait son fils. L'empereur lui doit sa prodigieuse maîtrise de l'art militaire. »

Juba n'eut pas besoin de se déplacer. On frappa à la porte. Un émissaire se présenta et avertit Eudoxie de l'arrivée imminente de Trajan. Il passerait la voir ce soir.

≈

Une fois de plus, la jeune femme devait charmer. Elle prévoyait une fête assez intime et joyeuse où les hôtes de marque s'éblouiraient de son accueil. Quelques torches discrètes éclaireraient la salle où se tiendrait le petit festin. La clarté diffuse laisserait deviner le scintillement des mosaïques d'inspiration dionysiaque. Le vin coulerait, la chair succulente délicatement relevée d'épices inciterait à boire, à s'enivrer, à s'amuser de tout.

L'empereur se fit annoncer et Eudoxie parut :

« Les dieux soient avec vous, divin empereur, et que les lauriers de Rome jamais ne flétrissent !

Puis elle ajouta, sur un ton plus personnel :

– C'est un insigne honneur que vous faites à ma modeste personne que de venir sous mon toit. Je forme le vœu que cette soirée soit digne de votre prestige et de celui des valeureux soldats qui vous suivent.

Quoique les hommes n'eussent plus pour elle beaucoup de mystères, Trajan rayonnait d'une puissance virile qui l'intimida et l'empereur s'adressa à elle en ces termes :

– Madame. Ces soldats sont en effet valeureux. Ils appartenaient à la légion X Fretensis que commandait mon père. Je sais que vous étiez à ses côtés le jour où, en vos murs, il quitta cette terre pour rejoindre Mars dans toute sa gloire. Je tenais à me rendre ici même pour vous signifier que, moi, son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'était plus au regret. Elle se prit même à associer cet événement à une manifestation d'orgueil bien dérisoire. Quoique tragique, le destin qui s'ouvrait devant elle avait reculé la perspective de sa vie dans un au-delà qui, désormais, guiderait ses pas.

Tout Héliopolis voulut assister au dernier acte de sa vie auquel la rumeur avait donné en quelques jours un écho inouï. Car nul ne comprenait les tenants de l'histoire. Eudoxie n'avait commis aucun crime et tout le monde le savait. On soupçonnait plutôt une vengeance personnelle. Les magistrats ne pouvaient agir que sur dénonciation et la courtisane devait trop en savoir sur quelques notables qui chercheraient à se débarrasser d'elle.

Au tribunal, le silence se fit. Les soldats avaient peiné à empêcher les bousculades mais, depuis qu'Eudoxie avait paru le visage couvert d'un voile, des centaines de regards s'étaient immobilisés sur sa personne dont la plèbe ne connaissait que le nom. Quand on lui ôta son étoffe, une lueur incandescente se forma tout autour sa belle figure. La foule en fut toute saisie et tous les spectateurs se regardèrent interloqués, mais, face à leur victime, les accusateurs feignirent de n'avoir rien vu. Ou plutôt ils présumèrent que le phénomène devait attester de pratiques magiques abominables dont une partie du peuple accusait les chrétiens. En effet, que se passait-il réellement dans ses assemblées où une sorte de mage distribuait les parcelles d'un corps que l'on mangeait ? Et puis, n'assimilait-on pas l'opprobre dont les juifs faisaient l'objet aux chrétiens dont la croyance était issue ?

L'œil du juge, lourd comme tout son corps, pesait sur Eudoxie dont il scrutait les formes toujours attrayantes. Il s'avoua qu'il aurait bien aimé commercer avec elle mais l'air d'autorité qu'elle affichait sans excès finissait par l'irriter. Il était là pour condamner une prostituée devenue hostile à Rome et le pouvoir qu'il s'appropriait à manifester suffirait à le combler

d'une jouissance virile à laquelle les circonstances lui interdisaient d'accéder. L'ordre général qu'il incarnait en sortirait vainqueur, et lui par la même occasion.

D'une voix monocorde, on débita une liste de griefs bien formels. Eudoxie ne chercha point à se défendre et personne ne le fit à sa place. La foule commençait à s'agiter d'impatience quand le juge se rapprocha de l'accusée dont le silence trahissait moins la culpabilité que la vindicte dont elle était la cible. Le magistrat, déployant toute son arrogance, se mit en tête de l'éprouver :

« Eudoxie. Croyez-vous que les dieux nous protègent et garantissent notre prospérité, et que s'insurger contre leur loi, ainsi que vous le faites, ne peut que se retourner contre nous ?

– Mes frères, répondit-elle. J'ai trop bien connu les hommes pour vous dire que les dieux qu'ils adorent leur ressemblent en tous points. Ce ne sont là que des créations de l'esprit humain destinées à faire valoir leur orgueil et leur ambition. Comme vous tous qui y croyez encore, j'y ai cru. Mais depuis que je suis chrétienne, j'ai découvert une vérité qui m'est à la fois intérieure et supérieure. Oui, j'adore Dieu fait homme et non point, à l'image de vos idoles, des hommes qui se font dieu. »

Les réponses d'Eudoxie médusaient la foule, elle qui s'attendait à écouter des histoires de mœurs dont elle se repaîtrait longtemps. Manifestement, nul n'avait jamais entendu de telles paroles. On sentait bien que leur portée dépassait de loin la personne qui les prononçait. L'angle mort de la religiosité impériale se voyait projeté sous la lumière crue d'une vérité interdite. D'évidence, cette femme venait elle-même de se condamner, et la foule, guidée par son instinct de protection, assistait lâchement à l'abattage rituel d'un de ses membres rebelles.

Le juge reprit :

« Et l'empereur ne brille-t-il pas de toute la gloire du soleil ?
– Son soleil, comme le mien, se couchera au soir de sa vie.
Après, son âme entrera dans la nuit ou la lumière éternelle. »

Alors une voix fusa du fond du prétoire :

« Et que dois-je faire pour conserver le feu impérissable ? »

Soudain, la foule silencieuse tressaillit et tous les regards convergèrent vers le personnage qui sortant du tumulte, était apparu si sûr de lui.

C'était Trajan lui-même, sobrement vêtu.

L'empereur était venu au milieu d'un groupe d'esclaves pour ne pas être reconnu. Derrière lui se tenaient le proconsul et Marcellus. Eudoxie frémit dès qu'elle l'eut aperçu. Trajan passa au milieu des plébéiens et s'avança vers l'accusée dans une ambiance tendue et glacée. Sa prestance imposait à tous le respect. Puis il poursuivit :

« Alors, belle Eudoxie, que dois-je faire pour que mes lauriers jamais ne flétrissent ?

La jeune femme marqua un temps de silence, baissa les yeux puis les leva de nouveau :

– Bel empereur. Le Dieu que j'adore n'habite point en ce monde et les lauriers qu'Il me destine sont ceux du martyr. Me croiriez-vous si je vous disais que mon Christ m'est apparu pour m'annoncer que mon heure était venue ? Quant au feu éternel, je ne puis vous répondre qu'il n'est point question de le conserver, mais d'être consumé par lui. Et il en existe de deux sortes, celui de l'amour ou celui de la haine. Chacun de nous est seul à choisir.

Trajan, imperturbable, enchaîna :

– Je ne connais qu'un seul feu : celui de l'action qui m'anime et qui seule peut ordonner le chaos du monde. Nous dominons par la supériorité de nos légions et par notre sens de l'organisation et du pouvoir. Je l'ai encore éprouvé moi-même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui donnait des oracles sur la vie des gens. Ce qu'elle venait d'annoncer ne la confirmait-elle pas dans ses soupçons ? Ces diableries-là l'effrayaient beaucoup au regard de sa progéniture. Ses enfants se devaient d'éviter tout contact avec Germaine dont la maladie pouvait aussi les atteindre.

« Tu n'as rien à faire là, s'insurgea-t-elle alors. Retourne dans ta soupente ! »

C'est là qu'on avait installé sa couche, sous l'escalier où, là encore, les bêtes demeuraient sa seule compagnie. Dans ce pays de vignoble, la petite bergère dormait sur une paille de sarments. Un peu de pain et d'eau faisait son repas. Elle qui était chétive finissait souvent les restes.

Mais Germaine ne se plaignait jamais.

≈

L'hiver fut rude. Une bise nouvelle se mit à souffler et l'Aussonnelle se figea comme un miroir. Puis la neige tomba dès la Noël, recouvrant la terre d'une belle nappe virginale. Germaine et ses moutons restaient confinés à la bergerie. La nuit, les loups hurlaient de faim et se rapprochaient des foyers. Les meutes descendaient du Massif central et des Pyrénées et pouvaient parcourir chaque jour de grandes distances. On craignait pour les enfants qui maraudaient près des bois et se seraient fait prendre au crépuscule. Ce genre de nouvelle ameutait les populations. Des paysans se rendirent chez le seigneur de Pibrac pour qu'une louveterie fût organisée. Les incessantes querelles de religion avaient souvent empêché de rassembler les hommes pour former des équipages en nombre suffisant. Après la chasse, les paysans viendraient à la métairie boire le vin pulpeux et ils raconteraient le massacre avec force détails cruels. Germaine s'affligeait de voir ces hommes assouvir

sur le prédateur une certaine pulsion de mort, alors que sa houlette suffisait à préserver les moutons de tout instinct carnassier. Certes, les gens et le bétail devaient être protégés mais l'accomplissement de ce devoir soulignait la dureté du cœur humain que si souvent Germaine subissait elle-même. Le lieutenant de louveterie décida qu'une nouvelle battue aurait lieu dès les premiers beaux jours. Il fallait débusquer les individus sédentaires nichés dans les forêts et les clairières sauvages. Les peaux faisaient aussi l'objet d'un commerce.

Le printemps se voulut précoce et les mères virent leurs flancs s'arrondir. Elles mettraient bas les agneaux assez tôt puisque la Pâques se célébrait en mars. Tout au long du carême, Germaine allait sur la sente les pieds nus dans ses sabots. En revenant, à l'orée des bois, des enflures l'obligèrent à s'asseoir sur un tronc. Soudain, plusieurs détonations de mousquet la firent sursauter. Une nuée d'oiseaux effrayés par la poudre secoua la cime des arbres. Puis le silence revint. La petite bergère pressentait autour d'elle quelque chose d'inhabituel. Son instinct lui indiquait une présence qu'elle ne voyait pas. Elle se retourna brusquement pour sonder du regard les taillis qui, à cet endroit, étaient fort denses. Des craquements l'alertèrent et Germaine cessa tout mouvement, comme si elle eût voulu se prémunir d'une attaque en se confondant avec la nature immobile. Tout à coup les feuillages s'écartèrent et apparut un loup blessé qui perdait son sang. L'animal haletait et de sa langue pendante tombait une salive rougie qui maculait sa robe. Il s'avança lentement et dans ses yeux magnifiques un peu bridés se lisait une intense volonté de ne pas se laisser mourir. C'était une louve que les mamelles faisaient souffrir. La patte droite levée, elle indiquait un chemin et par un effort de tout son être, s'engagea en effet dans un layon. Germaine passa devant. Son unique main habile s'agitait par saccades pour écarter les

ronces et dégager les rochers moussus qui encombraient la pente. Enfin la louve atteignit une sorte de monticule pierreux dissimulé par des branchages puis, exténuée, s'effondra sans un cri.

Le cœur de Germaine battait fort. D'évidence l'animal traqué ne respirait plus. La petite bergère s'allongea à ses côtés pour la caresser avec tristesse lorsque des gémissements l'intriguèrent. Germaine déplaça quelques pierres et, dans une tanière, devina des petites boules de poils serrées les unes contre les autres. Les louveteaux sortirent au grand jour et grimpèrent sur le corps de leur mère en y cherchant la source nourricière encore capable de les rassasier. Alors qu'ils tétaient avidement, Germaine entendit des voix d'hommes qui se rapprochaient en contrebas. Si la battue parvenait jusqu'ici, on les découvrirait sûrement et les chasseurs les anéantiraient aussitôt sans état d'âme. La louve, se persuada-t-elle, était venue la chercher pour que ses petits fussent épargnés. Maintenant qu'ils étaient repus, ils se blottissaient contre le corps de leur mère pour y trouver la chaleur qu'elle ne dispensait plus. Alors Germaine les prit un par un et les remit dans leur cachette puis en ferma l'entrée avec une grosse pierre qu'aucun prédateur ne pourrait bouger. Encore lui faudrait-il déplacer le cadavre de la louve qui, attirant toutes sortes de bêtes, mettrait sa portée en danger.

Toute la nuit Germaine demeura éveillée en pensant aux louveteaux orphelins qui ressemblaient aux jouets qu'elle n'avait jamais eus. Elle aurait bien aimé les ramener dans son tablier et les coucher dans une caisse à côté de sa paille. Elle les aurait caressés avec douceur comme le faisait la langue de leur mère.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'attente d'être monnayé. Combien étaient-ils ? Plusieurs centaines, peut-être. La gravité de leur silence rendait compte à elle seule de l'infortune qui les unissait. Pourtant, chacun d'eux connaîtrait des destins différents, au gré du prix qu'on en voudrait. La pièce était assez grande pour que les hommes fussent séparés des femmes et des enfants. D'un air renfrogné, le marchand passait au milieu d'eux et s'arrêtait chaque fois qu'il voulait juger de la qualité du produit.

Bathilde descendait les marches. La petite escorte qui l'accompagnait donnait déjà une indication de sa valeur. Lorsqu'elle s'avança au milieu des autres captifs, son regard cherchait une chaleur complice qu'elle ne trouvait pas. Comme s'il l'avait intuitivement repérée, le marchand l'observa marcher de loin et prit une aspiration qui disait tout son contentement d'être là pour saisir une si bonne affaire. Bathilde dégageait quelque chose qui obligeait les hommes à se tenir. Toutefois l'appât du gain court-circuita bien des prévenances : Hagbard se dirigea tout droit vers elle pour la dévisager de près, n'hésita point à lui palper le corps, puis examina jusqu'à sa denture. La marchandise paraissait en bonne santé. Ce peu de manières stupéfia tant Bathilde qu'elle en demeurait sans voix. Puis l'homme se retourna pour s'adresser directement au chef des pirates :

« Elle doit avoir quatorze ans. Combien m'en donnes-tu ?

– Trois cents sceattas ! lâcha Ole.

– Deux cents, répliqua Hagbard.

– Non, trois cents. C'est une bonne prise. Tu pourrais même la revendre plus cher.

– Et si je la prends elle aussi ? reprit le marchand en désignant Gwendoline.

– Je te laisse les deux pour trois cent cinquante, pas moins.»

Les lèvres d'Ole dessinaient un sourire satisfait sur son

visage rugueux. Avant d'acquiescer à son offre, Hagbard laissa un silence se prolonger, signifiant qu'il se considérait comme le maître du jeu. Que feraient les pirates d'une marchandise qu'ils ne parviendraient pas à vendre ? Tout juste Ole recyclerait-il quelques captives comme réceptacle joyeux aux instincts brutaux de ses affidés.

≈

Hagbard avait acheté une centaine d'esclaves. Arrivé à l'estuaire, retrouvant ses bateaux, il les fit enchaîner les uns aux autres en fond de cale, puis mit le cap vers la Gaule. Là-bas, des seigneurs dont les vastes domaines requéraient de la main-d'œuvre les lui écouleraient sans difficulté. Ce commerce tenait d'une coutume bien établie et les enfants n'y échappaient pas. Le voyage parut interminable. Après la mer, il fallut traverser des forêts sauvages infestées de loups et de brigands. Dans les chemins, les ornières n'étaient souvent que des cloaques où s'embourbaient les roues des charrois.

Bathilde gardait une étonnante fermeté d'âme et priait silencieusement. Après plusieurs jours de déportation harassante à travers la Neustrie, on atteignait enfin Clippiacum² où s'élevait la résidence royale. Celle-ci ressemblait à une autre prison mais l'intérieur ne manquait pas d'un certain faste. En ce jour gris, des torches éclairaient la salle du trône.

Clovis II n'avait que sept ans. Le destin lui avait ravi ses deux parents, le roi Dagobert en 639 et Nantilde, sa seconde femme, devenue régente, trois ans plus tard. Quant au maire du palais de Neustrie Aega, également trépassé, ce fut un certain Erchinoald qui lui succéda. Ce cousin de Dagobert, seigneur de Péronne, était conscient de sa prépotence. Il arbitrait dans tous les domaines, laissant au souverain le seul prestige du sang

royal. En fait, Erchinoald était un roitelet qui faisait et défaisait selon son bon gré. Hagbard le savait et quand il se fit amener à lui, le marchand se répandit en excès d'amabilités. Sans grand empressement, le maire du palais considéra les esclaves d'un œil utilitaire : pour la plupart, des hommes et des femmes venus du Nord, du pays des Angles de Wessex. Une jeune femme rousse, assez replète, tenait la main de Bathilde.

« Serait-ce la mère et la fille ? s'écria Erchinoald.

– Que non, seigneur ! la femme n'est là que pour le soin de la jeune personne mais je vous vends les deux pour la même chose.

Hagbard se réjouissait à l'avance de la somme qu'il pourrait en tirer. La femme semblait attrayante, jugea Erchinoald. Elle avait un regard soumis qui lui plut, alors que la fille le regardait froidement sans sourciller. Gwendoline fut négociée un bon prix mais Bathilde rapporta moins qu'escompté. Puis le marchand s'en alla, plein d'obséquiosité, vers d'autres affaires qui l'attendaient.

Le soir même, Erchinoald fit venir Gwendoline dans ses appartements. Puis il ordonna à une servante de la déshabiller devant lui. Debout et immobile, la malheureuse sanglotait en croisant les bras sur son buste et son pubis. Cette défense malhabile, ajoutée à sa totale vulnérabilité, ne faisait qu'attiser en lui un souffle d'arrière-pensées lubriques et ludiques.

« Maître, épargnez-moi, je vous en prie », osa-t-elle, désespérée.

Mais le maire du palais se leva, la précipita brutalement en arrière et prit avidement son plaisir sur elle. En dépit de son âge mûr, Gwendoline était vieille fille et n'avait pas connu d'homme et si elle se débattait au départ, elle lâcha prise rapidement. Exténuée, la gouvernante s'étonna que son corps eût pu déclencher un tel ouragan masculin. Mais lorsqu'Erchinoald la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui montait jusqu'au Ciel et qu'une colonne irréaliste enveloppait. Bathilde pensa que les trois autres moniales présentes autour d'elle à ce moment-là s'étaient aperçues de quelque chose mais aucune ne déviait de sa méditation. Devait-elle les déranger pour les alerter, faire prévenir l'abbesse ? La religieuse y songea un instant puis se ravisa. Et si cette vision lui était dédiée ? Aussi Bathilde s'interrogea-t-elle sur le sens à lui donner. Son temps était peut-être venu de monter au Ciel et la Providence lui en indiquait le chemin. Alors elle se souvint de l'échelle que les pirates lui avait fait descendre lorsque toute jeune, elle fut capturée. Bathilde en conclut que sa vie commencée ici-bas dans la fureur et la tempête s'achèverait là-haut dans la joie et la plénitude. La nuit suivante, elle rendit l'esprit. La reine esclave était enfin libre.

Les reliques de Bathilde furent transférées à Notre-Dame de Paris. Sa droiture et son sens de la justice sauvèrent l'honneur d'une dynastie mérovingienne finissante dont elle ne put empêcher l'extinction. Si Dieu ne l'eût pas rappelée plus tôt et si la vanité l'eût habitée, elle se fût peut-être réjouie que son dernier fils cédât la place au véritable ancêtre des rois de France, Pépin de Herstal, maire du palais d'Austrasie et père de Charlemagne.

1. Aujourd'hui Douvres.

2. Aujourd'hui Clichy-la-Garenne.

V.

ISABELLE D'ARAGON, SOLEIL DES OUBLIÉS

Souvent, le roi se félicitait d'avoir su s'entourer de si bons conseillers. Depuis qu'il avait succédé à son père, Alphonse III de Portugal et comte de Boulogne, Denis s'était beaucoup dévoué au rayonnement de son pays. En 1290, il avait fondé la première université à Coimbra, et sa marine, sous les ordres de navigateurs génois de haute qualité, se voyait promise aux grandes expéditions lointaines. Le premier traité avec l'Angleterre, signé en 1308, était le prélude à une longue amitié. La prospérité du commerce s'était fortement accrue en quelques années ; de grandes réformes avaient développé l'agriculture, et on s'était même lancé dans l'industrie minière ! La langue qu'il avait rendue officielle distinguait le royaume portugais de son voisin ibérique et forgeait dans la population une conscience nationale, même si le Nord, demeuré sous l'influence d'une noblesse attachée à ses privilèges, se distinguait d'un Sud tourné vers la mer et dominé par les vastes domaines royaux, proches de la cour qui s'était installée à Lisbonne.

Denis I^{er} se demandait parfois s'il n'était pas plutôt redevable de cette réussite à sa douce épouse. Non point qu'elle se fût singularisée par une ambition et un entêtement politique particulier ; il avait simplement pour habitude de l'entretenir de ses projets et elle l'écoutait humblement, l'approuvait souvent mais ne craignait pas non plus de réprimer la violence de ses élans qui le jetaient dans les querelles. La piété d'Élisabeth le

réconfortait. Depuis des années, il s'était habitué à sa présence discrète et comme elle devinait ses soucis, elle suggérait alors de sages solutions.

Il l'avait épousée très jeune. La petite princesse allait sur ses douze ans, lorsqu'elle entra dans la nef de l'église de Trancoso, accompagnée de sa suite et de son père, le roi d'Aragon, Pierre le Grand. Une chaleur suffocante s'abattait sur cette région du Nord-Est du pays et seuls les gros murs des tours carrées massives du château offraient un asile réparateur aux nombreux convives des deux partis.

Élisabeth était une enfant d'apparence fragile et délicate, timide comme une fleur des champs. Le roi attendra huit ans pour qu'elle lui donne une fille et un fils. Elle les chérissait tant qu'il en prenait parfois ombrage. Son tempérament très jaloux le poussait à renvoyer ses enfants quand il venait voir sa femme pour ne point devoir partager les moments qu'il passait auprès d'elle. Puis un jour, elle lui dit, sur un ton mêlant le dépit à la compréhension :

« Mon ami, je n'ignore pas que je ne parviendrai jamais à combler votre grand cœur, qu'il me faut me contenter de l'amour que vous m'avez toujours porté. Je comprends votre passion pour la belle Lara ; elle est bien au-dessus de toutes les maîtresses que vous aviez choisies et qui n'ont pas retenu votre fidélité ; je ne saurai vous en blâmer. »

Il était vrai que Lara, d'une beauté surprenante, occupait sans retenue le rôle de la reine et Denis avait succombé à son charme. On la disait d'origine mauresque et cela suffisait à imaginer de quels écarts sensuels elle pouvait se montrer capable. Lara fascinait par son regard noir et puissant, et les déhanchements suggestifs dont elle avait le secret exerçaient sur le roi un pouvoir supérieur à celui de toute une armée réunie.

Élisabeth ne possédait pas de tels atouts et sa discrétion

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le roi tremblait tant sur ses jambes qu'il dut s'asseoir en s'appuyant sur son fils. Toute la cour avait appris la nouvelle et bientôt ce serait toute la ville.

Quand ses deux enfants se présentèrent devant lui, il bégaya :

« L'avez-vous vue ? Vous a-t-elle embrassés ?

– Oui, père, et elle nous a semblé en parfaite santé, si heureuse de nous voir qu'elle ne cessait de nous le dire.

– Mais alors que vous a-t-elle donné comme explication ?

– Elle vous le racontera elle-même. »

Traversant à vive allure les pièces en enfilades de son château, Denis s'impatientait de revoir celle qu'il avait cru morte. En même temps, ces retrouvailles inattendues jetaient le trouble dans son âme. Quel accueil devait-il réserver à sa femme ? Fallait-il qu'il l'a prît dans ses bras comme un amoureux éperdu qui reverrait par miracle l'élue de son cœur ? Ce genre d'effusions aurait paru déplacé. Son infidélité assumée avait infligé à leur relation des blessures difficilement réparables. À la vérité, la complicité qu'ils entretenaient se situaient au niveau de la raison d'État. La sagesse et l'intelligence d'Élisabeth s'étaient révélées indispensables à la poursuite de ses ambitions et de ses calculs. Néanmoins, son retour inespéré fit prendre conscience à Denis d'une vérité qu'il s'était longtemps plu à ignorer : si lui avait accepté les termes d'une existence futile qui le déshonorait, son épouse s'était grandie au fil d'une vie droite et honnête. Maintenant, le roi s'estimait coupable. C'était à cause de son égoïsme qu'une distance s'était installée entre eux – et des embrassades subites ne suffiraient pas à l'effacer complètement.

En songeant au mal qu'il avait provoqué, Denis se prit à témoin d'un sentiment nouveau qui l'habitait : Élisabeth lui avait manqué, et sa disparition l'avait amputé d'une part

essentielle de son destin et, plus simplement, de sa vie.

Absorbé par cette pensée, le roi ne remarqua même pas le garde qui ouvrait sur son passage la lourde porte d'un petit salon où il avait coutume de recevoir dans l'intimité les hôtes de marque.

Élisabeth s'y tenait assise.

Le roi entra et en silence, s'agenouilla à ses pieds et prit ses mains dans les siennes.

Ils se parlèrent longuement et nul ne sut ce qu'ils se dirent en vérité. Puis Élisabeth le releva et insista pour qu'il l'écoute :

« Maintenant, il me faut vous raconter ce qui m'est arrivé et qui ne sera pas sans importance pour l'avenir de votre royaume. »

Le couple royal se rendit ensuite dans la salle du Conseil où il avait fait convoquer un secrétaire, quelques chapelains, et les trois chevaliers du Temple.

« La Providence vous a conduits jusqu'ici, en ce royaume du Portugal, leur dit-il gravement. On a porté une main sacrilège sur vous et les grands maîtres de l'Ordre sont accusés de graves fautes dont je ne parviens pas à croire à la véracité. Dieu seul est juge ! Le procès va se dérouler et Rome dira sa sentence mais moi, je ne vois en vous que de valeureux moines-soldats voués à la cause du Christ. Il faut que vos frères bannis, pour-suivis, viennent se joindre à vous, ici. La reine et moi vous ouvrons grandes nos portes et j'entends fonder avec eux un nouvel ordre semblable au vôtre. Tous auront fait vœu de pauvreté dans l'amour du prochain et ce sera l'ordre du Christ dont vous serez les grands maîtres. Le Portugal, sachez-le, restera toujours la terre de la foi et vous nous aiderez à le défendre. »

Les trois chevaliers s'agenouillèrent alors pour lui faire allégeance et la reine vint à eux les mains tendues. Par cette

pieuse décision, Denis I^{er} savait qu'il attirerait bien des richesses et des talents dont saurait profiter son royaume. Il regarda longuement sa femme et dans ses yeux se lisait l'expression de la gratitude, et aussi, d'une tendresse nouvelle et candide.

Après trente-six ans de règne survint la mort du roi. Élisabeth se retira dans un couvent qu'elle avait fait construire à Coimbra. Non sans chagrin, elle y apprit que son fils Alphonse, la seule descendance légitime de feu Denis, avait chassé en Castille Alphonse Sanche, l'un de ses bâtards, et confisqué tous ses biens. Elle décida de faire le voyage jusqu'à son château d'Estremoz et, toujours animée de cette tranquille assurance, parvint à les réconcilier. Puis elle tomba malade. La chaleur de ce mois de juillet l'éprouvant beaucoup, elle se sentit mourir.

Élisabeth se souvint de Fatima qu'elle avait veillée toute la nuit. Alors, à sa belle-fille Béatrice qui se trouvait auprès d'elle, elle fit signe de s'approcher et lui murmura dans un souffle :

« Ma fille, donnez donc un siège à cette belle dame en blanc que j'ai vue entrer et qui me tend les mains. »

Béatrice se retourna mais ne vit personne. De belle dame il n'y avait point.

Ou n'était-ce pas plutôt la Vierge qui venait la chercher ?

Née à Saragosse, Isabelle d'Aragon avait été baptisée Élisabeth en souvenir de sa tante, sainte Élisabeth de Hongrie. Sa grande réputation est née de sa patience, de son dévouement auprès des plus pauvres et de sa volonté de toujours préférer la paix à la discorde.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je veux vous dire qu'il ne servirait de rien pour vous de regretter si charmante demoiselle car elle vous a menti.... Oui, sur cette pieuse vocation qu'elle prétendait ressentir de faire vœu éternel de virginité. En vérité elle nourrissait en secret une passion coupable pour une personne dont je tairai le nom et d'ici quelques mois, elle va mettre au monde le fruit de son péché. »

Britald se vit incapable d'aucun mouvement.

Le fier seigneur montrait une pâleur subite qui trahissait la survivance de sa passion. N'avait-il pas fallu que la très pure Irène épousât le Sauveur, pour qu'il pût se résigner à son infortune ? C'était à ce prix qu'il conservait pour sa vertueuse image une sainte vénération. Comment avait-il pu se laisser prendre dans les rets d'un tel mensonge ? Britald mesurait tout à coup le degré de son aveuglement. Jamais il n'avait envisagé un tel affront. Irène s'avérait doublement coupable : par la chair, d'abord ; par le cœur ensuite. De l'amour qu'il lui portait avait subsisté envers elle une confiance inoxydable. Il s'en repentait féroce.

Britald ne dit mot et congédia le moine d'un revers de main afin de demeurer seul. Son dépit était si profond qu'il le tint éveillé toute la nuit. L'effondrement intérieur qui l'accablait le privait de sa lucidité. À aucun moment, il ne mit en doute les propos de l'homme d'Église.

≈

Frère Rémi avait bien préparé les choses. Pour donner foi à sa version, il s'était attaché les services d'une vieille femme, réputée magicienne, qui vivait recluse dans une maison à l'orée des bois. À la nuit tombante, il s'y était rendu fort discrètement, capuche sur la tête, lanterne à la main. Sans s'attarder, le moine

avait raconté qu'il voulait se venger de ses maîtres puis, aussi mal à l'aise qu'impatient, il s'était écrié d'un ton presque comminatoire :

« À présent que tu sais mes intentions, je voudrais que tu me prépares cette potion dont j'ai entendu dire que tu avais le secret. Je veux qu'elle soit prête avant huitaine. Fais-la moi porter au lieu que je t'ai indiqué. Prends, cette bourse est à toi. »

La vieille femme s'était exécutée sans le questionner et le surlendemain, un envoyé s'était présenté sous un porche de la vieille ville de Tomar où frère Rémi attendait. Il se vit remettre une petite fiole dont il vérifia aussitôt le contenu, bien que ses connaissances en chimie des plantes fussent plutôt limitées. La potion semblait assez visqueuse mais son parfum lui plut :

« On dirait de la menthe, alléqua frère Rémi, en dissimulant le flacon dans les plis de sa soutane.

– Il faudra en diluer trois gouttes chaque jour dans le carafon, répondit sommairement l'envoyé. À cette dose, le liquide sera aussi incolore qu'inodore. »

Sans mot dire, le moine prit acte de la prescription et congédia l'homme sans plus d'égards.

Déjà frère Rémi réfléchissait à l'étape suivante : Comment pourrait-il s'assurer qu'Irène en boirait le contenu ? La jeune fille avait pour habitude de disposer un carafon dans son cabinet de toilette. Quand elle sortait se promener, elle s'en servait pour remplir une gourde. Nul doute, se disait-il, que ses allées et venues à la maisonnette isolée donneraient toutes les chances de réussite à son stratagème.

Sauf qu'il n'était plus admis auprès d'elle, et que l'approcher sans raison n'était plus chose aisée.

Frère Rémi songea à se servir de Marta. Un matin qu'elle se rendait en ville, il la suivit puis l'aborda fort courtoisement. La duègne se méfiait de ce moine dont elle n'avait jamais vraiment

saisi la finesse d'esprit. Cette fois, il la prenait à part d'un air empreint de gravité :

« Marta, lui confessa-t-il, il faut que je vous parle. Je ne vous tiens pas rigueur pour l'infortune dans laquelle je me trouve aujourd'hui. Bien au contraire, je prends cette épreuve comme un signe du Ciel, et je le prie chaque jour afin qu'il m'aide à retrouver le sens d'une vie plus conforme à ma vocation mona-cale. Aussi votre attitude a-t-elle été exemplaire.

Marta restait bouche bée. Le moine poursuivit :

– Si si, je vous l'assure et je vous remercie d'avoir agi pour le bien de mon âme en ayant rapporté les faits qui m'ont valu d'être justement destitué de mes fonctions de précepteur. »

Les yeux de la duègne s'écarquillaient et frère Rémi se réjouit intérieurement de l'effet que ses propos avaient produit. Voilà que la duègne s'en voulait d'avoir si mal jugé un homme si prompt à la repentance la plus sincère ! Elle qui s'attendait aux reproches d'un religieux aigri et vindicatif se voyait récompenser par des éloges auxquels son statut l'avait peu habituée. Sa conscience lui commandait d'écouter frère Rémi, lequel ajouta sur le ton de la confiance :

– Marta, nous avons tous deux un point commun, celui d'être fiers de servir. Vous tenez à votre place et je vous comprends. Mais savez-vous que vos maîtres ne vous maintiendront pas s'il advenait qu'Irène entrait en religion ? En revanche, si elle se mariait, vous continueriez votre vie à son service. Comme vous, je souhaite le bonheur de cette jeune fille et j'assimile son attrait pour la vocation religieuse à une forme de révolte adolescente contre son milieu familial. Si jamais vous obteniez qu'elle renonce à ce dessein, ses parents vous en sauraient gré à un point que vous ne pouvez imaginer. Songez-y et songez surtout au service que vous vous rendrez en faisant cette bonne action.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'insu de sa femme et de ses deux fils. La demeure promettait d'être belle, ornée de peintures et de mosaïques. Cordelia les avait souhaitées semblables à celles de Rome. Malgré sa grande prudence, ses échappées nocturnes intriguèrent son épouse qui soupçonna son mari d'une infidélité inavouable puisque alentour ne se voyaient que des villages gaulois.

Un matin, Cordelia appela à son chevet l'aîné de ses fils, Lucianus, qu'elle préférait, tant il lui ressemblait de visage et de caractère :

« Écoute-moi. Ton père me semble préoccupé ; il dort peu, s'absente la nuit, où va-t-il ? Quand je le verrai sortir, je te préviendrai. Tu le suivras et il te faudra me rapporter tout ce que tu découvriras. »

Mais durant plusieurs semaines, Alcibiade ne sortit pas de chez lui.

Le temps passa et un émissaire venu de Lugdunum vint annoncer la prochaine arrivée de l'empereur Aurélien qui, en ces temps d'anarchie militaire, comptait bien rétablir son pouvoir et soumettre Tetricus. Dès lors, Cordelia ne songea plus qu'à ses parures et à ses atours. L'empereur descendrait peut-être jusque chez elle pour un banquet et tous les embellissements devaient se voir achevés ; elle y veillerait sans relâche. Un soir pourtant, Lucianus surgit essoufflé :

« Mère. Je peux enfin répondre à ce que vous me demandiez. Mon père est parti vers les bois qui longent la grande *via*. Des hommes l'attendaient et je les ai suivis. Ils ont pris un sentier étroit jusqu'à une clairière où brûlait un feu. Ils étaient nombreux autour de cet homme qui leur parlait et faisait de grands signes avec une croix et je les ai vus s'approcher un à un, en silence, vers lui pour recevoir de sa main, à genoux, un petit morceau de galette sur le bout de la langue. J'ai alors aperçu une fille très belle qui chantait fort bien...

– Des chrétiens ! s’insurgea Cordelia. Comment ton père peut-il se commettre avec eux ! ? Cette jeune fille si belle, distu, serait donc la vestale gardienne de leur sanctuaire ! Il te faut retourner là-bas, maintenant, et me dire ce que tu auras vu de ce lieu quand il fait jour. »

Lucianus s’exécuta. Dissimulé derrière un fourré, il ne vit rien d’autre que la petite église et, en retrait, sous le couvert des arbres, plusieurs cabanes en rondins qui ne semblaient pas habitées. Mais soudain, à l’autre bout du sentier, une silhouette se rapprocha de la clairière. De longs cheveux dorés la couvraient comme un voile. Colombe chantonnait en ramassant les branchages dont elle faisait un bouquet aux teintes de l’automne. Elle en tressa une couronne assise sur la margelle du petit bassin, offrant ainsi l’image saisissante d’une fée des bois. Lucianus appréciait sa beauté et se demandait de quelle infamie ces chrétiens pouvaient bien se voir soupçonner. Il se ressaisit d’un coup, lorsqu’il vit un ours sortir des taillis. La bête se jetterait-elle sur la jeune créature qui ravissait son regard ? Lucianus était soudainement effrayé à cette idée et son instinct profond lui commandait de la sauver. Mais il se ravisa, pensant à sa mère et à l’infidélité dont la vestale pourrait être la cause. Lucianus se dit même que sa mort ne serait que justice. L’ours en deviendrait-il le glaive ? Cette question ne lui avait pas traversé l’esprit que la stupeur lui fit écarquiller les yeux : l’ours semblait avoir suivi Colombe et paraissait lui obéir ! La bête dont les griffes sont autant de couteaux effilés, fouillait paisiblement le sol au-tour d’elle, tantôt la gratifiant de coups de museau anodins, tantôt se désaltérant à l’eau de la fontaine. Puis Lucianus entendit Colombe s’exclamer :

« Paulinia ! Comme tu es en retard ! Regarde, j’ai eu le temps d’égrener autant d’*ave* qu’il y a de feuilles ! C’est une parure pour toi que t’offre la forêt, de même couleur que les

perles d'ambre... te souviens-tu ?

– J'ai marché vite, maîtresse. Il y a foule en ville. On y attend l'arrivée de l'empereur. Des légions le précèdent et je dois assurer l'aide dans la citadelle où il va séjourner.

– Je le sais, soupira Colombe.

– Alcibiade devra ne pas le quitter pour assurer sa garde et il sera tenu de rester aux côtés du tribun. »

Le silence les figea tout à coup. Depuis leur fuite hors du pays d'Hispania, tant de périls les avaient menacées ! Elles se regardèrent fixement, saisies par une même intuition.

≈

Lucianus raconta tout ce qu'il avait vu, non sans éprouver une certaine gêne devant les questions insistantes de sa mère. La scène qu'il avait rapportée l'avait intrigué et à mesure qu'il en faisait le récit, émergeaient dans son esprit des questions qui le perturbaient. Qui étaient ces femmes et pourquoi cet ours se trouvait-il là comme pour les protéger ? Et que pouvait bien faire son père, militaire respecté, en pareille situation ? Pour comprendre, Lucianus s'en remettait à la perspicacité de celle qui tenait le foyer d'une main ferme. Cordelia s'était aisément persuadée que son époux était victime de la jolie chrétienne ensorceleuse d'ours et que son envoûtement expliquait le changement de son caractère. La patience qu'il manifestait à son égard prouvait son désintérêt envers sa personne.

La maîtresse des lieux ne parvenait point à se réjouir des fêtes que l'on donnerait pour l'empereur. À l'excitation avait succédé le trouble. Néanmoins, elle s'efforça de passer pour la plus aimable des patriciennes de sa province. Son cœur battit d'émoi lorsqu'elle apprit par Alcibiade qu'Aurélien acceptait de descendre chez elle pour y prendre un repas. Les pièces de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

deux ! »

L'animal mordit sa manche et la tira si fortement qu'elle se fâcha.

« Que veux-tu me dire ? Je ne comprends pas ! »

Alors le chien se saisit de la robe et s'y cramponna au point qu'elle se déchirait.

« Tu veux que j'aie accueilli ton maître, c'est ça ? Va lui faire comprendre que je viens. »

Elle voulut rafraîchir son visage, mettre de l'ordre dans sa coiffure et ses vêtements mais Ludio lui barrait la route et se mit à japper avec une étrange insistance. Que faisait donc Arsenio pour ne pas être déjà sur le perron prêt à l'embrasser ? Elle sortit en toute hâte pour suivre l'animal qui traversait déjà les jardins. Bien qu'il fût un chien de chasse, il ne flairait rien sur le sol et avançait droit devant lui. Il franchit la lisière de la forêt voisine et contourna plusieurs taillis épais pour s'arrêter au pied d'un hêtre. Exténuée, elle accourut et poussa un cri d'effroi. Arsenio était étendu le visage en sang, la poitrine tailladée par un coup de sabre.

On l'avait tué.

Éperdue de douleur, Marguerite se mit à genoux devant sa dépouille, laissant libre cours à ses larmes. À ses côtés, Ludio léchait le visage avec des gémissements. Qui avait bien pu vouloir la mort du comte de Montepulciano ? C'était un homme très estimé et les brigands ne traversaient guère cette campagne paisible. La peur la saisit. Elle regardait de tous côtés pour voir si l'assassin se manifesterait et chercherait à l'attaquer ; alors elle mourrait auprès de celui dont elle avait partagé la vie. Elle aurait bien voulu ramener son corps en sa demeure mais les forces lui manquaient. Rien ne vint que l'ombre du soir qui l'obligea à retourner chez elle.

Marguerite se retrouvait seule.

Les obsèques passées, la jeune femme reçut un pli anonyme dont les mots s'inscrivirent dans son âme en lettres de feu : « Créature illégitime et indigne, quitte ces lieux avec ton fils ou bien vous subirez tous deux le même sort que celui que tu as perverti. »

C'était un ordre sans appel et la jeune femme comprit que la famille d'Arsenio ne reculerait devant aucune extrémité pour reprendre la propriété et qu'elle n'avait aucun droit sur le château dont les murs lui étaient pourtant devenus si familiers. Elle ne possédait rien hormis les quelques bijoux que son amant lui avait offerts.

Où aller ? Et comment protéger son petit Sylvio ? Marguerite songea à retrouver le toit paternel. Son village natal n'était éloigné que de quelques lieues. De ses robes et parures les plus aimées, elle fit une malle et y ajouta des vêtements pour l'enfant qui pleurait son père. Les gens de sa maison qu'elle avait toujours traités avec bonté se mirent à ricaner de la voir emballer ses beaux effets et nulle servante ne lui vint en aide. Elle n'était plus que la pauvre Marguerite, fille d'un pauvre paysan de Laviano.

Dans l'allée cavalière, Marguerite se retourna sur ce passé qu'elle quittait, reprochant à Dieu la disgrâce dont le sort la frappait.

Sur le seuil de la ferme, son père, dénommé Tancrède, la regarda de loin descendre de la carriole. Quant à sa belle-mère, Manentessa, elle s'était bien gardée de venir l'accueillir. Devenue grâce à sa beauté la maîtresse d'un noble, Marguerite représentait son exacte opposée. Ses manières polies de grande dame qu'elle jugeait hautaines l'irritaient au plus haut point et à vingt-cinq ans, en dépit de son deuil, la jeune comtesse

rayonnait encore de tout son charme. Aussi se délectait-elle de la voir dépouillée de ses ors, contrainte de trouver refuge à la ferme, où il lui faudrait patauger dans la boue des étables ! En dix ans, Manentessa s'était affirmée comme une matrone dont l'autorité ne souffrait aucune contrariété et sans faire attention au petit garçon timide qui n'osait lever les yeux, elle posa d'emblée ses conditions :

« On ne va pas la nourrir, elle et son bâtard, sans la contrepartie d'un travail ; je n'y suffirais pas toute seule, moi ! »

Privée de ses belles soieries, Marguerite endossa une sorte de bure que la marâtre lui avait négligemment apportée. Elle s'efforça de faire bonne figure et prépara la soupe, nettoya la soue des cochons et sa belle-mère se réjouissait de voir s'abîmer ses jolies mains blanches. Le soir, Sylvio dormait près d'elle sur sa paille. Quant à Ludio, il ne la quittait plus et jouait avec les agneaux. La jeune femme se sentait devenir étrangère à son existence, pourtant comparable à celle que sa mère avait menée sans rébellion. À l'aube, elle pleurait encore au souvenir des bontés d'Arsenio et si elle s'affligeait devant l'épreuve que la vie lui envoyait, elle n'imaginait pas que les choses eussent pu encore empirer. Pourtant, quelques semaines plus tard, Manentessa prit prétexte qu'une vache s'était échappée en raison d'une clôture mal refermée, pour congédier Marguerite, lui confisquer sa carriole et surtout son cheval. Son père n'eut ni la force ni le courage de s'opposer à cette décision et si la dignité de sa fille l'avait ému, lui rappelant les qualités de sa première épouse, il la vit s'éloigner sans aigreur. Que son petit-fils de six ans n'eût point de gîte pour dormir et se retrouve à errer à travers la campagne, ne le bouleversait pas plus que ça. Tout juste s'était-il acquitté d'un conseil en lui indiquant de se rendre à Cortone où des religieux lui offriraient peut-être du pain et de l'eau. Il trouva dans la réputation de sa fille une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Amour ou pas, quelle indécence d’exposer à tous ce genre de turpitudes ! Que votre Marguerite se sente coupable d’avoir goûté à des plaisirs transgressifs, c’est une chose que je puis concevoir, même si cette posture me paraît archaïque et absurde. Je ne lui reproche pas ses tiraillements intimes ; je lui reproche de s’en accuser publiquement. Car, ce faisant, elle nous culpabilise et oblige chacun de nous à faire de même.

Rainiera leva le doigt pour ajouter :

– Ne vous méprenez pas, Madame. En vous contant sa vie passée, elle ne vous oblige à rien et se juge même indigne de vous.

– Sauf que si Marguerite s’impose de telles horreurs pour se mortifier, que devrais-je faire, moi qui suis mécréante, pour obtenir grâce auprès de Dieu ? Faudrait-il que je me fasse empaler, écorcher vive, écarteler ou pendre sur la place du village, et cela suffirait-il d’ailleurs pour apaiser le divin courroux ?

Le ton de Carlotta devenait acide et l’assistance sentit que ses propos venaient des profondeurs de son âme :

– Ce que je n’accepte pas, ajouta-t-elle, c’est que cette Marguerite, en se donnant de la sorte en spectacle, juge mes passions de femme normale.

– Madame, conclut Rainiera, si Marguerite juge des passions, ce sont des siennes qu’il s’agit. Et puis où est la norme quand on a rencontré l’Amour infini ? »

≈

Dans son univers clos, la pécheresse se verra inonder d’une joie sans limite, faite de nombreuses extases, d’unions mystiques avec le Christ qui lui parlera souvent. Sans ce maître intérieur qui la sublimera littéralement, comment comprendre les

terribles châtements qu'elle s'infligea publiquement ? Marguerite était déjà entrée dans une forme d'éternité qu'appelait la négation de toute pesanteur terrestre. Culpabilité et purification huilaient une mécanique spirituelle dont le moteur augmentait furieusement la lucidité : « Des actions que nous croyons vertueuses, pensait-elle, sont infectées de vices secrets et il arrive que ce dont nous espérons une récompense mérite d'être éternellement puni. »

C'est ainsi que le dimanche suivant, Marguerite se rendit à Montepulciano, où le souvenir de son nom demeurait intact. Elle n'avait jamais revu le château de Palazzi où sa vie avait basculé il y a quelque vingt ans. Les habitants savaient bien ce qu'elle était devenue. Les plus acerbes s'étonnaient de sa (re)conversion religieuse dont ils soulignaient le caractère intéressé. La pauvre petite, sans toit et privée de tout, avait trouvé dans l'Église le moyen de subsister. Quant aux plus indulgents, ils considéraient le bien accompli par ce serviteur des malades et des pauvres. Aussi, quand on annonça sa venue, tout Montepulciano se mit à frémir d'une grande curiosité.

C'est tout juste si la cité ne pavoisait pas. On s'était rassemblés dans la rue principale. La chaleur matinale annonçait une belle journée d'été portée par l'insouciance et la bonne odeur des pins. Chacun se disait que la visite de la comtesse était sans doute de bon augure. Même le curé avait préparé un petit mot pour l'accueillir. Les sourires étaient sur les lèvres et une ferveur toute villageoise rendait les cœurs légers.

Alors Marguerite parut.

Une tunique rapiécée lui tenait lieu de robe longue ; la pâleur de son teint avait remplacé le fard de sa toilette et sa chevelure ondoyante avait cédé place à une tête entièrement rasée. Passant de porte en porte en faisant l'aumône, l'ancienne maîtresse du seigneur assassiné portait une corde à son cou. Une

vieille femme la tirait comme on le ferait d'une aveugle – et qui criait :

« Voici mes amis cette Marguerite dont la démarche orgueilleuse, la vaine gloire et les mauvais exemples ont nui à tant d'âmes en cette ville. »

Marguerite mourut en 1297 à l'âge de cinquante ans. Son corps resté intact, quoiqu'elle l'eût tant châtié, repose toujours dans l'église de Cortone.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

provinces gauloises à la merci des pirates que Rome l'avait chargé de combattre ? Te rappelles-tu également ses exploits bretons lorsqu'il défit l'armée d'Allectus et s'empara de Londinium⁸ avec Asclépiodote ou quand, de retour sur le continent, il repoussa les Alamans ? Aujourd'hui, il faut que je te raconte le songe qui m'a habitée cette nuit ; je ne cesse en effet d'y penser. Ton père dont j'ai toujours admiré la fierté était étendu, fort malade, et il me parlait sans que je pusse le comprendre. Son visage était plus pâle que jamais ; il respirait difficilement ; je pense qu'il se meurt... si loin de moi. Il me disait adieu, j'en suis sûre.

Dans son émoi, Constantin ne put que garder le silence tout en admirant ce visage éploré qui la faisait ressembler à une beauté tragique.

– Mère. Acceptez que je parte aujourd'hui même. Je sais que Galère voudra m'empêcher de le rejoindre mais n'ai-je pas remporté de belles victoires sous ses ordres, notamment contre les Sarmates ? Galère ne pourra me retenir.... Mon père lutte en ce moment contre les Pictes qui viennent d'envahir les provinces britanniques. Je serai à ses côtés dans ce combat. Trois légionnaires m'accompagneront avec Prothius. Je vous le jure : je le reverrai vivant et lui parlerai de vous qui n'avez jamais cessé de l'aimer pendant toutes ces années qu'il a passées en Gaule.

– Tu lui diras qu'Hélène prie le Dieu vivant d'avoir pitié de lui. »

Constantin ne lui répondit point mais il avait remarqué la petite croix qu'elle tenait si fort entre ses doigts.

Le soir même, à brides abattues, il partit pour la Gaule et pour ne pas être poursuivi, ordonna que fussent tués tous les autres chevaux. Galère soupçonnait en effet Constance de

vouloir transmettre le pouvoir à son fils, et il avait raison. Des six enfants qu'il avait eus, c'est celui qu'Hélène lui avait donné qui avait sa préférence. Constance Ier Chlore, ainsi appelé pour la pâleur de son teint, allait manifester de manière éclatante l'amour qu'il portait encore à la servante d'auberge de Bithynie. Reclus dans sa résidence d'Eburacum⁹, alors que nul autre ennemi ne venait plus l'affronter que la tuberculose, il l'accueillit en l'embrassant :

« Mon cher fils. Au soir de ma vie, nulle chose ne me fait plus plaisir que de te voir près de moi. Ta mère m'aura tellement manqué....

– Père, lui répondit Constantin, justement, elle m'a chargé de vous dire qu'elle priait pour vous.

– Je connais sa foi étrange en ce Dieu qu'elle dit posséder dans son cœur. Je ne sais moi-même qu'en penser si ce n'est que l'on ne combat point une idée nouvelle avec des légions. »

Son fils le fixait de toute son attention, ainsi que les généraux qu'il avait réunis autour de lui. Constance poursuivit :

« Constantin, je voudrais te parler de l'avenir car mon heure est venue. Prends garde aux chrétiens. Protège-les et fais-t'en des alliés. J'ai ce pressentiment qu'en favorisant leur Dieu unique, tu pourrais restaurer l'unité que notre empire a perdue. »

Un dignitaire qui assistait à la scène jugea opportun d'interroger Constance sur ses intentions :

« Divin empereur. Devons-nous comprendre par ces paroles que tu as désigné ton successeur ? »

Constance marqua un temps d'arrêt et toute l'assistance devina que la question posée appelait une décision de grande importance. Après avoir arpenté le sol en silence, l'homme de guerre se redressa pour déclarer :

« Oui, et je vous prends tous à témoin de l'acte que je vais

accomplir, devant vous et solennellement : ici et maintenant, j'intronise mon fils Constantin Auguste d'Occident. »

Les généraux firent allégeance au successeur ainsi désigné et le long silence qui s'ensuivit devait graver cet instant dans le marbre de l'Histoire.

Quelques heures plus tard, Constance mourut dans les bras de son fils.

Cette élévation inattendue allait faire éclater le système tétrarchique instauré en 293 par Dioclétien – lequel n'admettait pas la transmission dynastique. Et lorsque Constantin demanda à Galère de confirmer sa nomination, il ne lui accorda – et de mauvaise grâce – que la seule qualité de César.

Au crépuscule de sa vie, le père de Constantin avait déclenché une guerre de succession qui serait fratricide.

≈

La lumière était moins ardente que dans le ciel balkanique mais les sinuosités pittoresques d'une autre rivière ne cessaient de l'émerveiller. Hélène vivait maintenant aux confins de la Germanie, dans un paysage sculpté par les courbes indolentes de la Mosella dont les eaux vont s'unir plus loin à celles du Rhin, fleuve mythique vénéré par les Celtes.

À la demande de son fils, Hélène avait en effet quitté les Balkans pour prendre ses quartiers à la cour de Treveris¹⁰. Bien que la cité se fût trouvée en retrait du *limes* – dont Bonna¹¹ et Moguntiacum¹² représentaient les postes avancés –, les incursions germaniques ne l'avaient pas épargnée. Feu Constance Chlore s'y était établi et par son zèle bâtisseur, Treveris avait acquis le statut de capitale des Gaules et on lui décerna même le titre de « seconde Rome. » Hélène apprivoisait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

remords :

– Constantin, comment as-tu été capable de tuer ton fils sans le moindre indice de culpabilité ? ! Ton revirement devant mes yeux traduit la légèreté avec laquelle tu t’es laissé emporter.

– Mère. Laissez-moi vous expliquer... »

Mais Hélène ne voulait plus rien entendre, et descendait déjà l’escalier pour regagner ses appartements. D’en haut, Constantin la regardait s’éloigner. Il considérait cette femme mûre, élégante et profonde, indifférente aux vanités, avec une admiration sans égale. La fierté qu’il nourrissait d’être né de son sang valait mieux que tous les honneurs qu’il avait conquis. Il ne survivrait pas à la disgrâce dont il se voyait frappé.

Alors Constantin tenta sa dernière chance :

« Et si je vous dis que Fausta n’est plus de ce monde...

Hélène s’arrêta brusquement au milieu de l’escalier qu’elle remonta aussitôt jusqu’à s’avancer tout près de lui :

– Que dis-tu là mon fils ?

– Je faisais confiance à mon épouse qui m’avait sauvé la vie lorsque son père voulut m’éliminer dans notre lit conjugal. Mais j’ai sous-estimé la jalousie qui la dévorait. Fausta a inventé cette histoire d’inceste, sachant que cette atteinte à mon honneur me ferait perdre jusqu’à la raison. Je l’ai questionnée et elle m’a tout avoué. J’ai découvert par ailleurs qu’elle entretenait plusieurs liaisons et il m’a été infligé l’affreux spectacle de la surprendre dévêtue en compagnie de plusieurs hommes. Cet affront et son crime, je les ai lavés. Fausta a quitté ce monde pour toujours. »

Constantin avait en effet noyé sa femme dans un bain d’eau bouillante...

Hélène resta muette. L’air frais qui agitait ses cheveux ne parvenait pas à dissiper le malaise qu’elle ressentait. Puis, elle posa lourdement sa main sur l’épaule de son fils, et comme si

l'univers lui devenait étranger, s'écria d'une voix lente :

« Constantin. Le pouvoir et la mort sont les deux visages de Janus. J'ai fait résolument le choix de la vie et le temps est venu pour moi de m'éloigner d'un monde qui risquerait d'emporter mon âme. Comme toujours, je serai près de toi par ma prière et implorerai Dieu pour qu'à l'heure du jugement, Il te compte parmi ses élus. »

C'est alors qu'Hélène partit pour la Terre sainte.

Là-bas, au cœur du désert ou sur les collines de Galilée, elle contemplerait la pureté d'un horizon auquel aspirait toute la profondeur de son être. Ce désir d'un ailleurs la submergerait de joie. Du haut des falaises dominant la mer Morte, elle se souviendrait aussi du chant des chrétiens qui se cachaient dans les creux du rocher et qui maintenant, grâce son fils, pourraient sortir en pleine lumière et se répandre aux extrémités du monde.

Trois ans plus tard, à son retour de Terre sainte, Hélène mourut à Nicomédie. Ses restes furent transportés à Rome. En Palestine, la mère de Constantin s'était consacrée aux trois célèbres grottes mystiques : celles de la Nativité, du Saint-Sépulcre et du mont des Oliviers où elle fit élever une église. Son fils rebaptisa sa ville natale Helenopolis.

7. Aujourd'hui Niš en Serbie.

8. Aujourd'hui Londres.

9. Aujourd'hui York.

10. Aujourd'hui Trèves.

11. Aujourd'hui Bonn.

12. Aujourd'hui Mayence.

13. Aujourd'hui Ankara.

14. Aujourd'hui Marseille.

15. Aujourd'hui Sofia.

TABLE DES MATIÈRES

- I. KATERI, PERLE DES IROQUOIS AU CŒUR DE LA NOUVELLE-FRANCE
- II. EUDOXIE, LA BELLE AMOUREUSE D'HÉLIOPOLIS
- III. GERMAINE, L'INCOMPRISE DE PIBRAC, AMIE DES LOUPS
- IV. BATHILDE, REINE ESCLAVE EN ROYAUME FRANC
- V. ISABELLE D'ARAGON, SOLEIL DES OUBLIÉS
- VI. IRÈNE DE TOMAR OU LA VENGEANCE DU MOINE
- VII. COLOMBE, LA FUGITIVE D'EMPORIÆ
- VIII. MARGUERITE, L'INFORTUNÉE COURTISANE DE MONTEPULCIANO
- IX. HÉLÈNE OU LE DESTIN DE L'HUMBLE SERVEUSE DE BITHYNIE